

OLIVIER BOURDEAUT
PACTUM SALIS



FINITUDE

PACTUM SALIS

DU MÊME AUTEUR

—

En attendant Bojangles. Finitude, 2016.

OLIVIER BOURDEAUT
PACTUM SALIS



FINITUDE

à Suzon

«Au Palace de La Baule, nous avons
l'impression de détonner au milieu de
tant de chic et de bon goût.»

Zelda et F. Scott Fitzgerald

Au dix-septième jour, l'action mêlée d'un ciel vierge de nuage et d'un vent d'est, chaud, constant, puissant, remplissait méthodiquement l'angle des œillets. Bientôt ceux-ci seraient entièrement pleins, recouverts d'une pellicule cristallisée rose, légèrement rose. Déjà, bousculée par le vent, la poussière grise des ladures commençait, par traînées arquées, à souiller les nappes fragiles, cette dentelle naturelle que des siècles d'ouvrages laborieux, patients, forcément patients, avaient façonnée, afin que ce jour-là, au dix-septième, tout se passe comme c'était en train de se passer.

Alentour, une euphorie consciencieuse doublée d'un sentiment d'urgence animait les marais de Batz-sur-Mer. Dix-sept jours venteux, ensoleillés, bouillants et secs, avaient

usé et brûlé les corps, réjouit les esprits. Après un mois de juin gris, pluvieux, un mois de juillet capricieux et désespérant, août offrait à ces marais ce pour quoi ils avaient été faits. S'activant autour des miroirs d'eau, cette galerie des glaces horizontale, paludiers et saisonniers alternent leur cueillette, faite de gestes amples et précis, avec une course trottée et périlleuse pour mener leur brouette le long de ces minces couloirs de vase sèche et gercée. Si certains rêveurs inconscients s'autorisent un coup d'œil pour observer les essaims d'oiseaux survolant les plans d'eau ou leurs reflets glacés dans les étiers, les autres savent bien qu'au dix-septième jour une deuxième récolte est possible, probable. Ils ne regardent ni les oiseaux, ni leurs voisins, ils avaient eu juillet et juin pour cela. Ils auraient le reste de l'année pour lever la tête.

Au dix-septième jour, une parcelle de vingt-quatre œillets ne faisait l'objet d'aucune attention. Au bout de l'impasse du marais au Roy, les marais qu'un talus pelé séparait du traict du Croisic avaient fait leur part de travail et attendaient que l'Homme honore la sienne. Mais l'Homme ne venait pas et le blanc rosi se couvrait de gris, le trésor s'encrassait. Au loin, les cloches du Croisic annonçaient dix-huit heures, six tintements lourds, chutant du clocher, roulant comme une escouade du temps qui presse sur le traict, cette langue sableuse désertée chaque jour par l'océan pour devenir une prairie d'algues lézardée de filets d'eau argentés, de monticules de sable humides et scintillants par endroits, secs et dorés pour les plus élevés. Les cheveu-légers

du temps souverain traversaient plusieurs fois par jour cette prairie de cuivre, de vert-de-gris, d'émeraude, d'or et d'argent pour venir déposer leur mélodie finissante contre le talus de l'impasse du marais au Roy. Selon la force et le sens du vent, cette mélodie s'échouait ou se fracassait sur le talus, mais toujours le carillonnement parvenait aux tympanes de celui qui présidait aux destinées de ces marais salants. Une minute précisément après le dernier tintement du Croisic commençait le premier de l'église de Batz-sur-Mer. Celui-ci était parfaitement audible, quels que soient les caprices du vent ; son sens, sa force, importaient peu, son tambour lent et méthodique planait sans tracas et couvrait l'entièreté des marais. Peut-être existe-t-il ailleurs dans le monde un endroit où deux clochers se répondent à une minute d'intervalle pour signifier la même heure. Le même temps. Personne ne doit le savoir, tant mener une telle enquête semble impossible. Cette minute de latence existait à cet endroit-là, c'était un fait. Ou plutôt cette minute n'existait pas. Elle ne pouvait raisonnablement exister. C'est lors de cette minute qu'une promeneuse fit une effrayante découverte, qu'elle annonça par des cris tout aussi effrayants. Aux abords des œillets sis au bout de l'impasse du marais au Roy, d'un plan d'eau colonisé par des cyanobactéries — magma informe et spongieux, plus vieille trace de vie sur terre — sortaient deux pieds, deux pieds sales aux doigts écartés, ou plutôt, pour être plus précis, aux doigts de pieds écarquillés, comme le sont les yeux de ceux qui ont vu leur mort arriver.

Huit jours plus tôt, lorsque la jeune fille d'étage tapa à la porte de la chambre, Michel s'empara du peignoir qu'il enfila rapidement avant d'ouvrir. Tous les soirs depuis un mois, il ne pouvait dissimuler son regard gourmand en la voyant déposer une bouteille de champagne et un ramequin de crudités sur la table du balcon. Il savait bien que ce regard pétillant pouvait passer pour celui d'un ivrogne recevant sa dose et, plusieurs fois, il voulut lui expliquer la véritable raison de son enthousiasme. Il s'abstint pourtant, considérant que les clients d'un tel endroit n'avaient pas à se justifier. Sinon, il lui aurait dit que ces bouteilles n'étaient pas un moyen d'atteindre un but, il lui aurait expliqué qu'elles étaient un aboutissement. D'ailleurs il ne les finissait jamais,

il n'aimait pas le champagne plus que ça. Depuis deux jours, il pouvait enfin boire son Bollinger sur le balcon sans enfiler son blouson. Son premier mois à l'Hermitage, le mois de juillet, avait été désastreux, en termes de météo du moins. Mais il avait toujours tenu à écluser ses coupes sur le balcon de sa suite, même si parfois cela avait pu ressembler à de l'acharnement. Il n'avait pas seulement plu, il avait fait froid, très froid. Il y avait eu du vent aussi. Mais aucun de ces éléments contrariants n'avait entamé son enthousiasme. Couvert d'une parka, d'un plaid et parfois d'une écharpe — qu'il avait dû acheter à la boutique du palace — il avait vidé, en frissonnant au début, son breuvage pétillant à température presque ambiante.

— Qui part en vacances à La Baule en juillet avec une écharpe dans ses bagages? avait-il demandé au garçon de l'accueil en signant la note.

— Ceux qui connaissent les caprices de la météo bauloise, lui avait répondu le garçon avec compassion. Avec le parapluie, c'est notre best-seller depuis trois semaines. On ne vend de la crème solaire qu'aux roux et aux Britanniques, avait-il ajouté en désignant d'un coup de menton discret un couple d'Anglais aux visages rose vif légèrement pelés.

— Quelle injustice, j'aimerais tant avoir des coups de soleil, mais j'ai l'impression que je suis plus blanc aujourd'hui qu'à mon arrivée, avait répondu Michel en se baissant pour regarder son visage bouffi et terne dans le miroir derrière le comptoir.

— Mais non, Monsieur a une mine splendide, avait

répondu le garçon en surjouant la politesse professionnelle des palaces. Puis, sourire en biais, il avait ajouté : personne ne bronze la nuit.

Michel s'était demandé si c'était ce garçon-là qui, dès le deuxième jour, l'avait sorti de l'enfer de la porte tournante au petit matin, lorsqu'ivre il s'était retrouvé à genoux en poussant désespérément ce tourniquet qui lui bottait le train quand il s'affalait pour l'avancer. Il s'était demandé si c'était bien le même ou si cette anecdote était devenue une blague que se racontaient les membres du personnel en se croisant dans les couloirs.

Il était halé désormais, enfin pas tout à fait, il avait le visage encore légèrement rouge de celui qui s'est exposé déraisonnablement aux premiers rayons. Son bronzage était en cours. À cinq cent quarante euros la nuit, il estimait que c'était bien la moindre des choses. Il aurait pu partir n'importe où à ce tarif-là, n'importe où au soleil du moins. Pourtant, pour aucun astre au monde il ne serait allé ailleurs. C'étaient ses premières vacances depuis le début de sa vie professionnelle, qu'il avait commencée à dix-huit ans au Century 21 de Rezé. Il y avait un peu plus d'une douzaine d'années maintenant. Le visage tourné vers le couchant, les yeux fermés et un sourire large, il avait repensé à sa fierté insigne d'enfiler la veste, jaune pâle et mal coupée, qu'imposait la firme à ses employés du monde entier. À l'époque, il paradait avec cette veste sur le dos, il paradait littéralement, sa démarche n'était pas la même, son port de tête non plus. En y repensant, il ne put refréner un sourire

plus large encore : ce qu'il pouvait être ridicule dans cette tenue. Il n'excluait pas d'avoir un jour le même sourire attendri en repensant à lui maintenant : peignoir entre-ouvert, Ray-Ban sur le nez et les jambes étendues sur la balustrade du balcon. Selon la distance et les lunettes qu'on chausse pour y repenser, les moments de grâce et de ridicule sont souvent interchangeable. Il était tellement fier de cette veste qu'il la portait aussi le week-end. Pas seulement parce qu'il travaillait tous les jours de la semaine, en dehors de toute convention professionnelle et dans le dos de son patron, mais pour ce qu'elle représentait. Un aboutissement. Sa vie était une quête d'aboutissements. Comme tout le monde d'ailleurs, mais il lui semblait que les ambitions qu'il s'était fixées et les efforts que cela lui avait demandés pour les réaliser méritaient une satisfaction supérieure. Il pensait qu'il méritait mieux que ses contemporains. Jadis c'était une veste affreuse et ridicule, désormais c'était une bouteille de champagne fraîche et hors de prix. Sa mère était obligée de voler son blazer en Dacron pour le mettre au pressing. Il faut dire que ses heures de boitage sept jours sur sept — cette technique américaine de prospection consistant à mailler un territoire en inondant les boîtes aux lettres d'un quartier de prospectus publicitaires pour proposer des estimations gratuites afin de récupérer les biens estimés à la vente — donnaient au jaune une teinte marron-nasse, auréolé de blanc crème sous les aisselles, et au tissu une odeur de vestiaire. Il en avait râpé des semelles de mocassins en arpentant le quartier, bravant la pluie, le vent,

le froid et parfois la canicule sèche et poussiéreuse de sa zone d'attribution — pâtés de maisons fades comme l'était celle de ses parents. Les mocassins étaient encore là-bas, dans sa chambre d'enfant. Douze paires, toutes trouées au même endroit, toutes achetées quatre-vingt-quinze francs au Leclerc Atout Sud, douze paires en quatre ans. À une semaine près, elles avaient toutes craqué au bout de la même durée d'existence. La constance des produits de mauvaise qualité l'avait toujours épaté. Plus tard un avocat lui avait dit, souliers Weston aux pieds : « Je les ai achetés il y a dix ans et elles sont toujours dans un état remarquable. Vous comprenez, mon petit Michel, je n'ai pas les moyens d'acheter de la mauvaise qualité. » Et malgré l'air prétentieux et condescendant dont le ténor avait assorti cette sentence, le petit Michel qu'il était n'avait pu que lui donner raison. Douze paires à quatre-vingt-quinze francs en quatre ans, c'était toujours plus cher qu'une paire à mille francs en dix ans. S'ajoutait à ce calcul élémentaire la différence, non négligeable, de remplacer le plastique des semelles par un cuir certifié.

Il n'avait pas choisi cet hôtel par hasard. Enfant, c'est au pied de celui-ci qu'il était venu pour la première fois à La Baule en famille. Il n'avait pas choisi sa suite par hasard, enfant c'est à l'ombre du pin courbé qui se trouvait en contrebas de sa fenêtre qu'il avait posé sa serviette offerte par le Crédit Lyonnais. Sa mère refusait qu'il reste au soleil, pour éviter le cancer, « on a déjà assez de problèmes comme ça ! ».

Ce jour-là aussi avait été une sorte d'aboutissement. L'aboutissement d'un harcèlement constant auprès de ses parents depuis le début des grandes vacances. Pas seulement pour aller «à la mer» mais pour aller à La Baule. Dans sa classe, Bruno, le fils d'un des quatre notaires de Rezé, allait tous les étés à La Baule, il en revenait toujours bronzé, toujours heureux. Bruno était une sorte de modèle pour lui. Ce n'était pas son ami, on ne se lie pas d'amitié avec un fantasme, on le regarde, l'observe, l'envie, le jalouse, on l'étudie à distance mais on se garde bien de le lui montrer. En se rapprochant de lui il pensait, à l'époque, qu'il n'aurait pas pu dissimuler cette dérangeante fascination. Il trouvait Bruno magnifique avec ses lunettes Lacoste et son appareil dentaire à élastiques, qui lui donnait des airs d'Hannibal Lecter lorsqu'il bâillait. Il avait même été jusqu'à jalouser l'acné que Bruno dissimulait habilement derrière sa mèche blonde. Fils de notaire était pour lui le statut le plus enviable qui soit. Enfin sous celui de Maître, bien évidemment. À ses yeux, cette profession était le symbole le plus abouti de la réussite. S'il avait été assez patient, courageux et surtout intelligent, il aurait choisi cette carrière. Las, son fessier n'était pas adapté à la fréquentation durable des chaises de classe. «Tu as les os du cul pointus» lui disait son père pour justifier sa bougeotte. Son envie de vivre rapidement de son travail, peu compatible avec les années d'étude, et surtout son manque absolu d'intérêt et d'aptitudes pour les examens, l'avaient éloigné de cette situation paradisiaque. Désormais, certains officiers ministériels

venaient picorer docilement dans le creux de sa main. Parfois, lui venait l'envie de leur caresser le haut du cou comme on le fait aux gentils toutous qui font preuve d'une parfaite fidélité. Mais il avait encore trop de respect pour la fonction, et sa fierté de déjeuner à leur table ne s'était jamais émoussée. « Appelez-moi Maître », indiquait le pin's de l'un d'entre eux. Il pourrait faire tout ce qu'il voulait, jamais personne ne l'appellerait Maître. Il avait recroisé Bruno plus tard dans un des halls d'exposition de la Beaujoire, à l'occasion d'un salon de l'immobilier. Bruno était un con. Il l'avait probablement toujours été.

Il regardait un groupe de cavaliers profiter de la marée basse en galopant sur le sable encore humide moiré des reflets bleu orangé du soir finissant, lorsqu'une voix féminine égale et neutre lui annonça son rendez-vous du soir. Il devait dîner avec la propriétaire de l'agence immobilière qui se trouvait en face de l'hôtel. Son tropisme l'aimantant toujours vers les vitrines de ses anciens confrères, il avait poussé la porte de celle-ci après avoir remarqué cette grande blonde à quelques enjambées de la cinquantaine, très bien conservée, au maintien sévère et aux atouts joliment mis en valeur par un chemisier strict, blanc et moulant. Malgré son vœu de ne pas travailler de tout l'été, son inclination professionnelle remporta ce soir-là une victoire qui n'était pas seulement guidée par l'étude des prix au mètre carré du quartier. Il contemplait encore les cavaliers avec envie en déplorant de ne pas avoir le temps d'apprendre à monter.

« Un jour j'achèterai un cheval, un jour je prendrai des cours d'équitation », s'était-il promis en sachant qu'il lui faudrait attendre sa retraite, lorsque la voix féminine, avec la même intonation, lui rappela son dîner et l'opportunité d'acheter des fleurs. Il s'empara de son téléphone pour éteindre ce rappel qui pouvait seriner la même chose toutes les dix minutes pendant des heures. Son téléphone était, avec sa comptable, son seul employé. Le moins cher, le plus fiable, à condition, bien sûr, d'être chargé.

Il ne s'était jamais senti l'âme d'un leader, d'un chef de meute, et encore moins d'une assistante sociale et lorsque après deux ans de succès chez Century 21 la firme lui proposa, à vingt ans tout juste, de prendre la direction d'une nouvelle agence, il déclina poliment. Son travail acharné, autistique disaient certains, avait porté ses fruits au-delà de toute espérance. Il réalisait une vente par semaine, parfois plus, et se trouvait parmi les meilleurs vendeurs de l'hexagone, le plus jeune assurément. Mais après deux ans, le regard qu'il portait sur sa société avait négativement évolué, et il ne se voyait pas mener une escouade de requins d'eau douce tapissés de jaune pâle. Son ambition ne devait pas se préoccuper de la réussite des autres, encore moins de la faire prospérer, alors il préféra se mettre à son compte. Il payait donc une comptable au forfait, et son téléphone aussi.

Il s'empara de son porte-cartes et y glissa sa carte d'identité avec toujours le même dépit, pour ne pas dire dégoût. Dès qu'il lisait son prénom, Mickael, il frissonnait. Il s'appelait

Mickael. Ses parents, plus précisément, avaient choisi Mickael en raison d'une passion musicale de sa mère et d'un effet de mode. Une vague qui prit son élan un peu avant les années 70, qui atteignit son acmé en 1984, et commençait en 2010 à se retirer définitivement, laissant échouées dans son écume des dizaines de milliers de victimes sur la plage des prénoms ringards. À l'époque de sa naissance, Mickael Jackson était en cours de transformation et en pleine explosion, au sens commercial et artistique s'entend, et ses parents avaient cru judicieux d'en faire une sorte de parrain. Il ne leur en voulait pas et, au début, il leur en avait même été reconnaissant. Notamment lorsque la série K 2000 avait été diffusée. Il en avait même tiré une certaine gloriole dans la cour de récréation et une satisfaction silencieuse mais puissante lorsque, devant son téléviseur, il voyait le bolide s'adresser à Mickael en faisant rougir les LED de son capot. Il ressentait le même frisson désormais quand le GPS de sa « Porsche », comme il l'appelait, le saluait en enclenchant le contact. Ce n'est que bien plus tard qu'il avait entrepris d'embourgeoiser son prénom ou du moins d'en élaguer les frusques prolétariennes, de le lisser. Il s'était rapidement rendu compte, en commençant à frayer dans des milieux plus élevés que le sien — ascension d'autant plus aisée qu'il venait du rez-de-chaussée de la société —, que Mickael n'était un prénom guère répandu voire inexistant dans ces strates-là. En levant les yeux vers les cieux de la réussite républicaine, il avait pu constater qu'aucun ministre ne s'était appelé Mickael, ni aucun député d'ailleurs. Quant

à l'aristocratie, aucun de ses membres n'avait jamais songé à accoler ce prénom à une particule. Mickael était un prénom sans passé ni avenir, tout sauf un prénom pour faire carrière, hormis, peut-être, pour percer dans la télé réalité. Il avait donc profité de son installation à Paris pour faire imprimer des cartes de visite avec sa nouvelle identité.

Pour rien au monde il n'aurait pris un taxi, il venait d'acheter une Porsche et même s'il savait qu'il faisait souvent n'importe quoi avec, il préférait prendre ce risque plutôt que d'emprunter la raison, ne serait-ce que dix minutes. Et puis, attendre qu'un voiturier lui avance sa « Porsche » devant le perron de l'hôtel n'avait pas de prix. Ou plutôt si, soixante-seize mille euros et des piécettes.

L'agent immobilier lui avait donné rendez-vous au Nossy Be, un restaurant de plage, et il se demandait si elle voyait autre chose en lui qu'un investisseur potentiel. En y repensant sur la route, il ne s'était pas souvenu d'un comportement autre que professionnel. La rigidité de la négociatrice allait peut-être s'attendrir autour d'un mojito, du moins l'espérait-il, car de son côté le champagne commençait son œuvre. Il s'en rendit compte après avoir, par mégarde, emprunté un des nombreux sens interdit de la station balnéaire. Il était bien décidé à s'enivrer copieusement et, en se garant, il se mit à douter de la pertinence du choix de sa partenaire de beuverie. Comme dans tous les domaines de sa vie, l'ivresse était une activité planifiée. Il n'était jamais ivre par hasard. Il s'accordait deux soirées par mois et les lendemains étaient

les seuls jours où il ne travaillait pas. En dehors de ces soirées, il ne buvait rien, et personne, pas même un notaire, ne pouvait le faire changer d'avis. Mais ces soirs-là rien ne pouvait l'arrêter, pas même la décence.

Il entretenait avec l'alcool un rapport particulier. Il n'en aimait pas vraiment le goût et n'en supportait pas la consommation experte et parcimonieuse. Pour lui, le premier verre, c'était comme s'élançer dans un couloir interminable le long duquel les portes donnaient sur une fête foraine, une corrida pour l'effroi, le grand huit pour le vertige, la maison hantée pour se faire peur, un saut en parachute, un circuit de F1, un combat de boxe et souvent un final dégradant dans le tambour d'une machine à laver. D'ailleurs, les lendemains de cuite, il commençait toujours par vérifier ses fonctions motrices et cherchait, légèrement angoissé mais fataliste, l'existence d'hématomes sur son corps engourdi. Le premier soir de sa carrière, il avait accompagné ses collègues au *Perroquet bleu*, le bar-formica en face de l'agence. Dans ce décor déprimant, il s'était alcoolisé au pastis en parlant immobilier avec son équipe, puis l'équipe partie, en parlant voiture avec le patron, puis le bar fermé, en parlant nanas dans un autre bar avec des inconnus, puis au petit matin en parlant tout seul devant l'agence fermée. Il avait tiré de cette expérience et de la dureté de toute la journée suivante au travail, une morale définitive: soit l'ivresse et la clochardisation, soit la sobriété et la réussite. Depuis le début de ses grandes vacances, il s'était enivré tous les soirs et si les mains s'endurcissent au labeur, le cœur au

malheur, le foie et le cerveau s'endurcissent, eux, à l'alcool. Les moments de perte de conscience, de trous noirs, l'instant où il devenait un canard fraîchement décapité déambulant dans une frénésie de mouvements incohérents avant de s'écrouler, intervenaient de plus en plus tard.

Elle avait une petite pochette cartonnée posée sous le coude. Sa tenue était moins sexy que le jour de leur rencontre, sa poitrine n'était plus moulée mais dissimulée sous un pull bouffant. Après l'avoir salué, d'une poignée de main articulée sur un bras bien tendu, elle s'était empressée de baisser les lunettes qui lui servaient de serre-tête pour les mettre au bout de son nez. Avant de s'asseoir, il avait regardé autour de lui, d'un air un peu envieux et désespéré, les tables remplies de bouteilles devant lesquelles des gens aux yeux brillants riaient franchement. Son dîner ne serait certainement pas un repas de retour de mer. Elle commença par l'assommer de questions, non parce qu'elle s'intéressait à lui, mais pour cerner le genre de client qu'il était. Il eut envie de lui répondre qu'il était un client adossé à un gros matelas financier, qui prenait ses décisions très vite et que sa compagnie pouvait la rendre riche, mais il se contenta de répondre avec économie, tout en cherchant du regard le serveur qui lui apporterait un grand verre de n'importe quoi pourvu que ce soit puissant. Elle refusa le mojito qu'il lui proposa pour porter son choix sur un kir royal au cassis tout à fait déprimant. Il se mit à espérer que son foie et son cerveau étaient tendres à l'alcool mais il déchantait vite en

constatant qu'elle trempait prudemment ses lèvres dans son verre, dont le niveau ne semblait jamais baisser. Elle commanda une salade César, lui un bol de bulots puis un filet de sole qu'il voulut arroser d'une bouteille de quincy. En désignant son verre de kir au serveur elle lui signala, et à lui aussi, que c'était bien suffisant. Il se rendit aux toilettes pour se dégourdir les jambes et l'esprit et, en patientant devant la porte, il put contempler sur le mur des photos de célébrités qui avaient toutes pour point commun de beaucoup s'amuser. Constater qu'il serait le seul à s'être autant ennuyé dans ce restaurant l'accabla déraisonnablement le temps de revenir à sa table. Le quincy frais à souhait le requinqua. Il prit le parti de s'accommoder de la situation. Il finit par s'engager à aller visiter un immeuble de bureaux à Saint-Nazaire, une villa délabrée mais avec un grand terrain au Pouliguen. Il s'engagea à tout avec d'autant plus de facilité qu'il savait qu'il n'en ferait rien. Il tenta un peu plus tard d'aborder des questions plus personnelles, sans être intimes. Avait-elle des enfants? Oui un fils qui travaillait avec elle et qui prendrait certainement sa suite. Elle était veuve depuis trois ans déclara-t-elle dans la foulée, sans qu'il ait eu le besoin de demander sa situation matrimoniale. Il eut envie de lui répondre « donc vous n'avez pas vu de queue depuis cette période-là? », mais il préféra se taire pour éviter de transformer un dîner pénible en moment humiliant. Il avait en face de lui une femme parfaitement capable de lui envoyer son verre de kir au visage. Et puis il connaissait la réponse. Elle n'en avait pas

vu depuis trois ans et probablement n'en verrait-elle jamais d'autre. Pas la sienne en tout cas, qui s'était rétractée au fil du dîner à la manière du dernier bulot desséché reparti vers les cuisines, à jamais inatteignable dans sa coquille. Ce fut à son tour d'aller aux toilettes, il la regarda s'éloigner avec soulagement et commanda pour se réveiller un shooter de vodka glacée. Malgré un cul parfait, Virginie Martin, sur ses talons pointus, hissait haut le pavillon de l'ennui absolu.

Il avait réglé, elle l'avait remercié. Elle était venue à pied, il lui proposa de la raccompagner. Elle faillit refuser, mais un vent frais lui fit accepter. Il conduisit comme un fou, elle hurla comme une folle. Il la déposa au pied de son immeuble, elle l'insulta. Il éclata de rire en démarrant en trombe. Sa soirée pouvait enfin commencer.

Jean s'était levé à 5 heures 45 avec toujours autant de difficulté, peut-être plus. Le à-quoi-bonisme qui avait précédé son sommeil avait alimenté toute la nuit le pessimisme inconscient qui avait précédé son réveil. Ce pessimisme matinal, exacerbé par la mélodie horripilante que son téléphone portable avait choisie pour lui, était avant tout une question de nature et se trouvait ce jour-là assaisonné par la météo piteuse des deux derniers mois. La veille, alors que s'achevait la troisième journée ensoleillée, il avait observé le ciel se couvrir de nuages gris, bas, très sombres par endroits. Il n'avait pas été dépité, ni aigri, il avait même ri tout seul, la tête en l'air et les mains sur les hanches. Il s'était dit, à voix haute, que tout cela était logique. Après trois